Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1907)
Heft: 70

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : L'invisibile aimée
Autor: Bertot, Jean
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-256919

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 06.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dimanche, 5 mai 1907 | N° 70 | Deuxième année

POUR TOUT AVIS et communications S'adresser à la rédaction du

LE PAYS DU DIMANCHE

Pays du dimanche à Porrentruy — TELEPHONE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

LE

Château de Porrentruy

VIEUX RÉCIT

par A. BIÉTRY

(SUITE)

Dans la quatrième cellule des Sept-Pucelles, on voit aussi, creusé dans le mur le nom de RIAT, du côté du cachot où était enfermé Petignat.

Tous ces affreux cachots se fermaient par des doubles portes, garnies de forts verrous au nombre de trois chacune, dont on voit encore à l'extérieur, du côté gauche de l'encadrement, les énormes boucles en fer qui les retenaient ; l'encadrement ou les montants du côté droit, dans lesquels étaient enchâssés les gonds, ont été enlevés et c'est dans la crainte de se faire écraser par la chûte des murs que les vendales, qui opéraient ces dévastations, ont laissé subsister la partie qui reste, non toutefois sans faire de grands efforts pour en détacher les anneaux. Ces portes mesuraient un mètre 40 de hauteur et 80 cent. de largeur ; leur épaisseur était de six centimètres. Un guichet de 22 centm. carrés était pratiqué dans chacune d'elles et solidement ferré, tant comme moyen de surveillance que pour servir la triste et chétive pitance des prisonniers.

Nous avons donné plus haut les dimensions exigues des ouvertures par lesquelles ces cachots recevaient l'air et le jour. Il faut demeurer un certain temps dans ces horribles prisons pour s'apercevoir de la lumière qui s'y infiltre par ces étroits conduits. Ces fenêtres dont on aperçoit encore six depuis le dehors, la septième ayant disparu à l'angle de la tour, par la cause que nous avons indiquée, se remarquent à peine, tant elles sont petites au dessus de celles de la cave, jadis le bouteiller. Mais sortons vite de ces affreux réduits, et allons respirer au dehors l'air pur du bon Dieu, car nous en éprouvons grandement le besoin, après une heure passée dans ces lieux de misères, où il nous semblait entendre encore les plaintes et les gémissements de leurs hôtes infortunés de jadis.

Rentrés dans la grande cour nous nous introduisons de nouveau dans le bâtiment de la Chancellerie par la porte rectiligne que nous présente la façade à gauche vers l'ouest. Tout le rez-de-chaussée était occupé par la Chancellerie jusqu'au corridor depuis lequel nous sommes revenus des Sept-Pucelles. Cet appartement était divisé en trois pièces qui donnent sur la cour. Les fenêtres percées dans des murs de deux mètres 30 cent. d'épaisseur, formaient des petits cabinets pour les scribes. La partie du nord séparée de celle dont nous venons de nous occuper, par un long et étroit couloir sombre servait de logements à quelques employés. Au premier étage le conseil aulique et la chambre des finances disposaient de tous les appartements situés vers la cour, de même que de ceux qui donnaient vers le nord et qui étaient destinés aux mêmes usages que ceux du bas. Ceux-ci servent de dortoirs aux vieilles femmes et ceux du haut pour les jeunes filles. La salle du milieu disposée comme salle d'audiences est actuellement occupée par l'école des filles.

L'officialité occupait l'appartement divisé en trois pièces vers la ville. Un cabinet dans la partie attenant à la tour du Coq renfermait la pharmacie. C'est ici le lieu de nous occuper de cette tour et de sa destination.

La tour du Coq tire son nom des armoiries du prince Christophe de Blarer qui consistaient en un coq rouge, autrement dit de gueules en termes héraldiques sur champ d'argent. Ces armoiries étaient peintes d'une grandeur colossale, ainsi que celles de l'Evêché, à la crosse de gueules sur argent, sur la face extérieure de cet édifice vers la ville. Cette tour avait été restaurée vers 1595 par le dit Prince. Cet édifice porte de nombreuses traces de la fin du XIVe siècle, alors que déjà on employait le canon à la défense des places. Il y a quatre étages y compris le rez-de-chaussée qui lui-même s'élève considérablement vers le sud au-dessus de la base de la tour. Il a conservé ses meurtrières primitives disposées à défendre en biais le pied même de l'édifice comme aurait pu le faire des machicoulis. Les voûtes circulaires de tous les étages reposent sur un grand pilier central. Chaque étage au-dessus de ce rez-de-chaussée était percé de canonnières ovales permettant de tirer dans toutes les directions, et de battre les approches du Château de trois côtés. Ce n'est qu'en 1756 que le prince Joseph Guillaume Rinck de Baldenstein fit convertir ces ouvertures de trois étages par des grandes fenêtres, afin d'éclairer ces salles pour y renfermer les archives de l'Etat. Sous le toit, on remarque encore des embrasures

---

Feuilleton du *Pays du dimanche* 11

L'invisible aimée

par Jean BERTOT

Huit jours s'écoulèrent ainsi, huit jours pendant lesquels je ne fis pas une seule fois allusion à l'étrange situation où nous étions l'un vis-à-vis de l'autre. Huit jours pendant lesquels je ne pouvais me rassasier de l'entendre. La crainte d'éveiller l'attention des bons Avallonnais par mes débauches de fleurs m'avait fait changer de programme. C'était de Nice désormais, ou de Paris qu'arrivait chaque matin la gerbe ou la corbeille odorante. Tu sais que mes moyens me permettaient cette fantaisie.

Enfin, le huitième jour, je n'y tins plus. Après un morceau qu'elle avait enlevé avec plus de verve et d'ampleur que jamais, je la suppliai, puisqu'il m'était interdit de la voir, de me laisser au moins lui baiser la main. Elle ne répondit pas. Mais les longues perles de cristal s'écartèrent doucement, et une main charmante parut, main fine, longue, suprême de distinction, délicate d'attaches. Elle se tendit vers moi, et je la sentis qui tremblait sous ma lèvre.

— Maître, dit la voix, vous allez repartir, je pense, pour Paris, pour les villes où la gloire vous appelle. La pauvre fille des bords du *Cousin* ne sera bientôt plus pour vous qu'un souvenir. Elle vous remercie de l'avoir écoutée et d'avoir été le premier être humain qui, depuis bien longtemps, ait jeté un rayon de soleil dans les ténèbres de sa vie.

— Vous êtes aveugle ! m'écriai-je.

— Non. Je vous vois très bien. J'avais aussi vu souvent de vos portraits. Mais je sais bien que je ne vous verrai plus longtemps...

Je ne me trompais pas. La voix tremblait elle aussi. Elle se tut un instant, et retira doucement sa main. Ce fut pour cueillir une des roses qus grimpaient tout autour de la fenêtre. Elle me la donna.

— Gardez-la, dit-elle, en mémoire de votre amie Cécile.

... Ici Daniel Morsans déboutonna sa redingote, et tira d'une poche de côté un élégant étui en or, de la forme d'un porte-cartes. Dessus une date était gravée.

Il l'ouvrit.

Il y avait dedans une rose desséchée.

— La voilà, dit-il.

Il la contempla un moment, la referma dans son écrin, et continua.

— Je ne suis pas parti encore, dis-je, et n'éprouve nullement le désir de partir. Bien loin de là. Mais je voudrais, avant que nous ne nous séparions, demain, par exemple, si vous y consentez, ou tout autre jour, que vous m'accordiez une immense faveur.

en forme de crénaux, ce qui faisait de cette tour un bastion à cinq étages.

(La fin prochainement.)

CHANTERIE

— Voisin ! Eh ! voisin Chanterie ! ouvrez-moi, cria du dehors une voix d'homme qui fit tressaillir toute la maisonnée assemblée autour du feu dans la salle basse.

Aussitôt le maître se leva et fit entrer celui qui appelait et dont les vêtements étaient couverts de neige, car elle tombait dru, la belle neige immaculée.

— Ah ! ah ! dit-il, c'est bien de venir, malgré ce vilain temps, passer la veillée avec nous et...

— C'est que je ne viens pas passer la veillée, interrompit le nouveau venu ; je me rends au village où j'ai affaire, et voici que je viens de heurter, en passant contre le mur de votre maison, le corps étendu de quelque chemineau, sans doute. Je l'ai appelé sans qu'il réponde et secoué sans qu'il bouge. Faudrait voir.

Immédiatement tous ceux du logis se précipitèrent dehors et entourèrent le corps inerte que la neige recouvrait d'une couche déjà épaisse.

— Un vaurien, peut-être... suggéra l'un des domestiques.

— Il ne nous fera toujours pas de mal en ce moment, répliqua le fermier. Aide-moi à le porter, et toi, femme, mets vite un matelas à terre, près du feu.

En moins de cinq minutes, les ordres étaient exécutés et le miséreux étendu sur le matelas et couché dans une chaude couverture de laine après avoir été débarrassé de ses hardes.

C'était un garçon d'une vingtaine d'années, si pâle qu'on pouvait le croire mort. On le frictionna, on le ranima, et, quand il eut repris connaissance, on le fit manger et boire.

* * *

Maintenant qu'il avait bien chaud, le dos tourné à la flamme claire, il mangeait avec appétit, sans parler, ayant peut-être la crainte de perdre une bouchée, tandis que la maîtresse du logis le regardait avec commisération.

— Vous marchiez sans doute depuis longtemps ? demanda-t-elle. Où allez-vous ?

Le visage du jeune homme se rembrunit.

— Je viens de loin, répondit-il, et je vais... à la grâce de Dieu ! répondit-il.

— C'est peut-être bien au bout du monde, alors, riposta Chanterie, et m'est avis, camarade, que vos souliers ne vous y suivront pas. Quoi que vous allez chercher ?

— Du travail.

— Quel est votre métier ?

— Quand on est gueux à mourir sur le chemin, on fait n'importe quel métier, pourvu qu'il soit honnête et permette de manger.

— Bien parlé, s'écria Chanterie. Quel âge avez-vous ?

— Vingt et un ans depuis la Notre-Dame d'août. J'ai été réformé à cause qu'il me manque un doigt à la main gauche, voyez. C'est un coup de hache d'un maladroit qui m'a fait ça quand j'avais douze ans, mais je peux tout de même travailler comme un autre.

— Vingt et un ans, répéta la fermière ; juste l'âge qu'aurait notre pauvre Michel.

Cette coïncidence augmenta soudain son intérêt. Depuis la mort de son fils, qui datait de quatre ans, elle ne pouvait se consoler, la chère femme, mais, au fond, elle préférait le savoir à jamais endormi que malheureux comme ce chemineau.

— Mais, reprit-elle, vos père et mère ignorent votre détresse ?

— Je n'ai plus personne, répondit-il tristement. Les temps sont durs et la vie est méchante...

Pendant qu'il parlait, la petite Annit, la fille des Chanterie, une blondinette de douze ans aux yeux bruns dorés, le regardait avec une compassion attristant soudain sa petite figure intelligente. Et voici que, s'approchant de son père, elle lui parla à l'oreille.

Il la repoussa doucement, regarda sa femme dont les yeux ne quittaient pas le pauvre hère, et tout à coup demanda à ce dernier s'il accepterait de rester à Chanterie — on appelait la ferme du nom des maîtres — en qualité de berger sous les ordres d'un ancien qui le mettrait au courant et qu'il pourrait remplacer plus tard.

S'il accepterait ? Dans sa surprise heureuse d'une si miraculeuse aubaine il ne trouva d'abord rien à répondre, mais il tendit la main au paysan, et deux grosses larmes roulèrent sur ses joues.

— Seulement, ajouta le bonhomme, il serait bon de me donner quelques renseignements sur vous...

Le front du chemineau se contracta de nouveau.

— Ne me demandez rien, répondit-il ; si vous ne pouvez me garder ne me connaissant pas et ne connaissant rien de moi, je continuerai mon chemin, mais si vous avez confiance en moi, je jure que vous n'aurez pas à le regretter.

Il avait des yeux francs regardant bien en face, une voix sympathique, et maître Chanterie, plein de pitié généreuse, ne revint pas sur son offre, aussi charitable que spontanée.

Alain Guedan, fort intelligent et plus instruit que ceux de sa condition, n'était pas un berger comme les autres, et maître Chanterie s'attacha promptement à lui, non seulement en raison de son caractère, mais en raison aussi des services qu'il lui rendait, plus encore en réglant certaines de ses affaires et en tenant ses écritures qu'en gardant son troupeau.

Cependant, et pour cette raison même, le fermier crut devoir, après quelques mois, lui conseiller de chercher une autre occupation, parce que, disait-il, il lui trouvait trop d'esprit pour garder les brebiailles.

Mais Alain se récria, affirmant qu'il lui suffisait d'être berger, et, se trouvant très heureux, le supplia de le garder.

— Puisque tu préfères ne pas nous quitter, lui répondit Chanterie, qu'il soit donc fait selon ton désir qui me rend bien aise, car, tu le sais, nous t'aimons tous ici. Si je t'ai parlé de la sorte, c'est que, vois-tu, camarade, de ne jamais te voir rire m'a fait penser que tu t'ennuyais avec nous. Pourquoi ne ris-tu jamais ?

— Parce que je n'en ai pas l'occasion.

— Mais aussi pourquoi ne la cherches-tu pas ? Travailler est bien, mais s'amuser quelquefois n'est pas mal, et quand les moutons sont à l'étable.....

— Quand mes moutons sont à l'étable, répondit Alain, je préfère vous aider à une chose ou une autre. Je n'aime pas aller au cabaret.

— Pour ça, je n'ai qu'à t'en féliciter, riposta le paysan, mais tu pourrais aussi bien rire chez nous qu'ailleurs. Pourtant, puis-

---

En effet, en entendant cette voix merveilleuse, un désir m'était venu, un vrai désir de musicien, un désir ardent, insurmontable, de *chanter avec elle !*

Je ne suis pas un bien grand chanteur, tu le sais, mon ami ; vous le savez, maître Varrey. Je le sais mieux que vous. Mais enfin, un auteur chante toujours bien sa musique. Gounod n'avait qu'un filet de voix. Mais je me rappelle l'effet extraordinaire que produisait Gounod, quand Gounod chantait du Gounod.

J'aurais donné tout au monde pour accompagner Cécile au piano, pour chanter avec elle certains duos de mes partitions. Il me semblait que nos deux voix unies rapprocheraient encore nos âmes.

Je le lui dis. Et je m'empressai d'ajouter qu'il ne s'agissait pas là d'une vaine curiosité ; ce sentiment était fort au-dessous de moi. Que je respectais son secret d'un respect infini, et que je me soumettais d'avance à sa réponse, quelle qu'elle fût.

Ceci parut la jeter dans une grande agitation.

— Vous m'embarrassez beaucoup, maître. Laissez-moi une nuit pour réfléchir. Demain je vous répondrai.

Et nous nous quittâmes là-dessus.

Le jour d'après, Mme Gautier me dit que ma demande avait beaucoup préoccupé Cécile. Elle n'en avait pas dormi de la nuit. Je lui avais causé à la fois, sans le savoir, un grand bonheur et un grand chagrin.

— Enfin elle s'est décidée. C'est bien peu raisonnable de sa part. Mais quand il s'agit de son art, il ne faut pas lui parler raison. Et ce n'est pas moi qui aurais jamais le courage de la contrarier en quoi que ce soit, la chère enfant. Donc, Cécile se fera une joie de chanter avec vous, monsieur, d'être accompagnée par vous. Mais elle y met une condition expresse, absolue, une condition pour laquelle elle supplie que vous ne demandiez pas d'explication. Elle se tiendra derrière vous, et vous me donnerez votre parole d'honnête homme que vous ne vous retournerez pas, tant que je ne vous en aurai pas prié. Ai-je votre parole ? Êtes-vous sûr de vous pour me la donner, assez fort pour la tenir ?

Je la lui donnai, et d'un accent qui lui prouva qu'elle et sa fille pouvaient être tranquilles.

J'entrai donc pour la première fois dans cette maison où je devais entrer si souvent depuis. Mme Gautier m'introduisit dans un coquet salon, un vrai salon d'artiste, dont un superbe piano à queue occupait la place d'honneur. Un orgue-harmonium, des partitions, de la musique sur tous les fauteuils, sur les tables, sur les chaises, partout où il en pouvait tenir. Une profusion de fleurs, dont l'atmosphère était parfumée. Ces fleurs-là, je savais d'où elles venaient.

Je remarquai, appendues au mur, quelques grandes couronnes en papier doré, fragiles trophées de théâtre, si chers au cœur de tous ceux et de toutes celles qui sont montés sur les planches, souvenirs ridicules pour le vulgaire, touchants et de grand prix pour le petit monde des initiés. Une très belle était drapée d'un crêpe mauve à travers lequel je crus distinguer le mot : *Adieu !*

(A suivre.)